



HAL
open science

Pêcher à Djibouti

Alexandre Lauret

► **To cite this version:**

Alexandre Lauret. Pêcher à Djibouti. Pount : Cahiers d'études. Corne de l'Afrique - Arabie du Sud Djibouti, Éthiopie, Érythrée, Oman, Somalie, Soudan, Yémen, 2018, 12, pp.197-214. halshs-02014309

HAL Id: halshs-02014309

<https://shs.hal.science/halshs-02014309v1>

Submitted on 11 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PÊCHER À DJIBOUTI

ALEXANDRE LAURET*

La pêche n'est pas le premier secteur économique auquel on pourrait penser lorsqu'on évoque la Corne de l'Afrique. La forte instabilité de la région et la guerre au Yémen sont des sujets beaucoup plus vifs. Quant à l'espace maritime séparant la Corne de l'Afrique de la péninsule Arabique, le commerce mondial transitant par le détroit de Bab el-Mandeb et la piraterie maritime, d'origine somalienne, occultent l'existence d'une pêche locale.

Introduction à la pêche

Pourtant, cette région du monde dispose d'eaux riches en ressources halieutiques et de populations ayant un lien avec la mer. Au milieu de la décennie 2000, le Yémen comptait plus de 20 000 pêcheurs¹, pour plus de 200 000² tonnes de poissons capturés. Sur la côte africaine, la pêche est une activité moins répandue, comme à Djibouti où « les mérours meurent de vieillesse »³ et où l'« on ne parle pas à une bouche pleine de poisson⁴. » La mer représente une frontière naturelle car « il n'y a pas d'arbre en mer pour s'y accrocher⁵. » Pourtant, le pays présente une grande originalité : il contient – presque entièrement – les eaux du golfe de Tadjoura, un bras de mer, au carrefour de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Le pays dispose ainsi d'une façade maritime importante de 372 km⁶. À Djibouti, où l'importance du port fait oublier tout autre domaine économique dans l'imaginaire collectif⁷, étudier le secteur de la pêche permet de montrer un autre rapport que les Djiboutiens entretiennent avec leur territoire maritime⁸.

* Doctorant en géographie, Université Paris 8, UMR LADYSS.

NB : toutes les photographies sont de © Alexandre Lauret.

¹ Sylvaine Camelin S., *Pêcheurs du Yémen : organisation et transformation d'une communauté de pêcheurs de la côte de l'océan Indien*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2006.

² FAO, Djibouti-ville (entretien, 2016).

³ Proverbe afar, recueilli à Tadjoura, 2016.

⁴ Proverbe somali, recueilli à Djibouti-ville, 2016.

⁵ Proverbe somali, recueilli à Djibouti-ville, 2016.

⁶ Danielle Ben Yahmed & Nicole Houstin, *Atlas de Djibouti*, Les éditions Jaguar, 2007 : 34.

⁷ Franck Gouéry & Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer, *Djibouti, du roc de sable et du sel, sl.*, 2017 : 26.

⁸ On consultera avec intérêt deux articles publiés jadis dans *Pount* (Djibouti) : R.-A. Moal & J. Grateau, « Pêche en Territoire Français des Afars et des Issas », *Pount*, 3, 3^e trim. 1967 :

Le choix d'une pêche artisanale

Le code de la pêche djiboutien, élaboré en 2001 par la Direction de la Pêche, stipule que la pêche industrielle est interdite. La seule pêche commerciale autorisée est la pêche artisanale, réservée aux pêcheurs djiboutiens. Aucun étranger n'a le droit de pêcher, dans un but commercial, dans les eaux territoriales djiboutiennes¹. À travers cette volonté de « nationaliser » la pêche, l'État souhaite que les gains et les ressources soient d'abord redistribués aux pêcheurs. Dans un pays où 70% de la population vit sous le seuil de pauvreté relative (42% pour le seuil absolu)², toute amélioration ou croissance du secteur devrait entraîner une amélioration des conditions de vie de la population. L'État reprend la théorie³ selon laquelle, avec de faibles investissements au départ, la croissance apparaît plus vite dans les pêches artisanales que dans les pêches industrielles. Les pêcheries artisanales sont souvent moins dépendantes des administrations et peuvent vivre en marge des institutions. Il n'y a pas besoin d'accords, de règlements, de politiques lourdes comme il en existe dans certaines pêches industrielles en Afrique. Interdire la pêche industrielle limite les risques de conflits sur l'accaparement des ressources. La pêche artisanale est en effet une pêche moins consommatrice en ressources. C'est le point essentiel qui détermine la mise en place d'une pêche durable, rentable, permettant de faibles prélèvements⁴. Les ressources ont alors le temps de se régénérer, contrairement à la pêche industrielle qui peut utiliser le chalutage⁵.

Un secteur économique faible

À Djibouti, le faible nombre de pêcheurs a permis une pression amoindrie sur les ressources. Selon la Direction de la Pêche, le secteur compterait à peine 2000 actifs dont 300 pêcheurs⁶. D'autres sources comme la *Food & Agriculture Organization* (FAO) évoquent le nombre de 600 pêcheurs⁷. Dans les deux cas, il s'agit d'un nombre peu élevé pour une population avoisinant le million. Ce faible nombre de pêcheurs est reflété par la faible quantité des captures. Durant les premières décennies de

17-24 ; Roland Moal, « Les perspectives de développement de Djibouti, port de pêche industrielle », *Pount*, 7, 3^e trim. 1969 : 39-41.

¹ Il existe toutefois une pêche de plaisance pratiquée le week-end par des expatriés.

² Gouéry & Jeangène-Vilmer, *op. cit.*, 2017 : 26.

³ Jean-Pierre Chauveau, Eyolf Julilarsen & Christian Chahoud, *Les pêches piroguières en Afrique de l'Ouest*, Paris, Karthala, 2000 : 42.

⁴ Guy-Serge Bignoumba, « Les pêches maritimes en Afrique centrale : les préalables à une exploitation durable des ressources », *Noroi*, 216, 2010/3 : 47-56.

⁵ Cette technique consiste à faire trainer un filet derrière le navire pour récupérer, en grande quantité, diverses espèces.

⁶ Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

⁷ Fishery and Aquaculture Country profiles : The Republic of Djibouti. En ligne : <http://www.fao.org/fishery/facp/DJI/en/#CountrySector-Overview> (consulté le 13 novembre 2017).

l'indépendance elle ne s'élevait qu'à 350 tonnes par an¹. Depuis le début de la décennie 2000, elles stagnent entre 1500 tonnes et 2000 tonnes par an². Les pêcheurs sont loins des objectifs gouvernementaux, fixés en 2010 à 5 000 tonnes³. Le secteur, économiquement faible, représente moins de 1% du PIB national.

La pêche djiboutienne, pêche durable ?

La pêche, souvent considérée comme un secteur refuge⁴ pour les populations côtières africaines car elle est moins vulnérable aux aléas climatiques que l'agriculture ou l'élevage, a connu un important essor depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Cette vision de secteur refuge est remise en cause en ce début de XXI^e siècle. Les pêcheries africaines en général connaissent en effet une crise environnementale. De plus en plus de pressions sur la ressource maritime ont entraîné une situation de surpêche et un appauvrissement des fonds marins. Les médias, les pouvoirs publics, les organisations non gouvernementales et les pêcheurs eux-mêmes soulignent la raréfaction des poissons et la fragilité des écosystèmes marins et côtiers. Cela se traduit pour les pêcheurs par une diminution des captures et des bénéfices. Cette situation semble toucher l'ensemble des États africains côtiers.

Or à Djibouti, le maintien d'une pêche artisanale et le faible nombre de pêcheurs semblent montrer une image différente de la crise de la pêche. D'après les données de la FAO fondées sur une étude de la *Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit* (1996), le potentiel halieutique de Djibouti – seuil d'exploitation durable⁵ – serait de 48 000 tonnes par an⁶, chiffre bien éloigné des 2 000 tonnes pêchées par les pêcheurs djiboutiens. Djibouti ne serait donc pas « touché » par cette surexploitation des ressources et la dégradation de l'environnement. Il est vrai que l'instabilité des eaux maritimes de la Corne de l'Afrique a permis, pendant plusieurs décennies et encore aujourd'hui, d'écarter la pêche industrielle, jugée nocive, car elle empêche l'essor d'une pêche durable. La piraterie somalienne et l'instabilité des côtes de Somalie comme du Yémen ont naturellement réduit l'arrivée de flottes de chalutiers étrangers.

¹ FAO, Djibouti-ville (entretien, 2016).

² Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

³ *Idem.*

⁴ Pierre Failler & Thomas Binet, « Sénégal. Les pêcheurs migrants : réfugiés climatiques et écologiques », *Hommes et migrations*, 1284, 2010 : 98-111.

⁵ Ce seuil est une limite au-delà de laquelle, le nombre trop élevé de prélèvements par la pêche empêche les espèces de se régénérer.

⁶ « Projet TCP/DJ/3501. Développement du cadre institutionnel du secteur de la pêche et de l'aquaculture à Djibouti », FAO. 17/12/2014 (Internet).

Le but de cet article est de tenter d'expliquer pourquoi la pêche est un secteur économique sous exploité à Djibouti en reconstituant le déroulement d'une journée de la vie des pêcheurs de Tadjoura et d'Obock, les deux centres urbains de la rive nord du golfe de Tadjoura. On dressera ainsi le portrait de ce secteur économique, depuis la prise du poisson jusqu'à sa consommation, mais aussi celui des techniques de pêche comme des difficultés rencontrées par les pêcheurs. Cet article se fonde sur les résultats d'une enquête de terrain effectuée à Djibouti en 2016.

La préparation de la pêche : fin de l'après-midi

La pêche commence le soir, aux alentours de 18 h pour les premiers pêcheurs qui attendent la diminution de température qu'entraîne le déclin du soleil. Les fortes chaleurs de l'après-midi restreignent en effet drastiquement les sorties en mer. Or la pêche est une activité qui demande de la patience et du temps. L'après-midi, en attendant le moment de partir, les équipages se retrouvent en groupes ou seuls pour mâcher (« brouter » dit-on à Djibouti) du khat (*qât*). L'utilisation de cette plante euphorisante est quotidienne chez les pêcheurs. Commencée en début d'après-midi, la consommation se poursuit durant toute la période de la pêche, toute la nuit. Le khat atténue la fatigue mais joue aussi sur la volonté d'aller pêcher. Sa consommation permet de stimuler le désir de pêcher malgré les aléas climatiques, la fatigue ou la maladie, la réticence à pêcher la nuit, etc.

Les conditions météorologiques sont une donnée essentielle à prendre en compte. Selon les saisons, la rentabilité d'une pêche diffère du simple au double. Les deux saisons djiboutiennes marquées (hiver/été) sont des saisons complexes pour la pêche. L'hiver, les eaux étant plus froides, les poissons approchent moins des côtes¹. Quant au vent marin, il refroidit les pêcheurs qui restent immobiles pendant plusieurs heures. L'été, le khamsin qui est un vent chaud pousse les pêcheurs à ne pas s'éloigner des côtes car la mer est beaucoup plus agitée. C'est pendant les saisons intermédiaires (septembre-novembre et mars-mai) que la pêche se pratique plus facilement.

En fin d'après-midi, les pêcheurs s'appêtent donc à partir pêcher. Ils embarquent à deux, trois ou quatre sur un bateau et s'éloignent des eaux riveraines de Tadjoura et d'Obock.

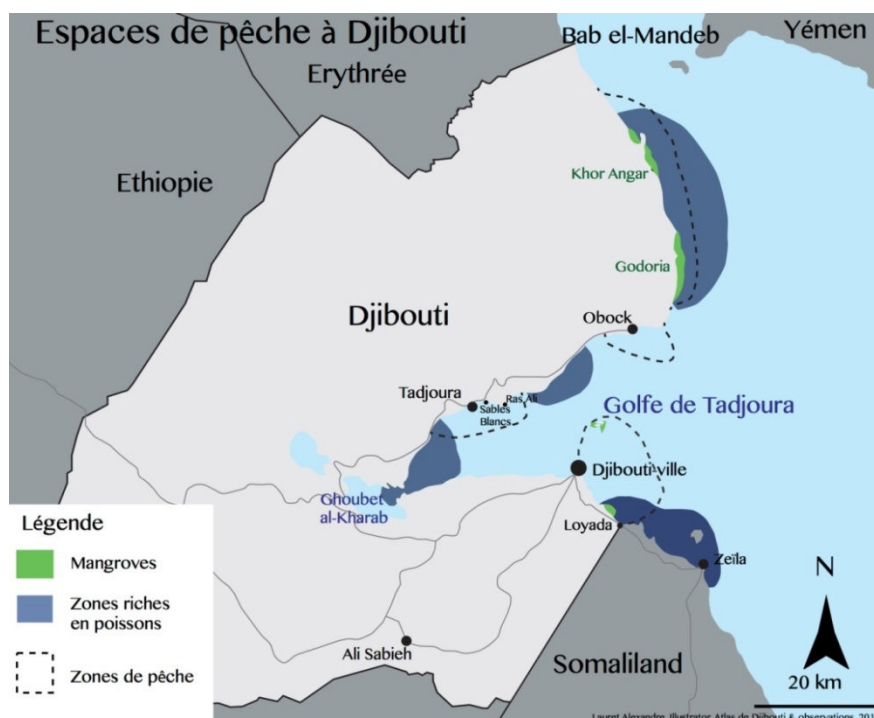
Le golfe de Tadjoura, un lieu propice : le trajet

Les eaux du golfe de Tadjoura sont riches en ressource halieutique car elles se situent sur la route de migration et de ponte de nombreuses espèces². L'hétérogénéité de la côte djiboutienne permet d'offrir aux pêcheurs des

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

² Marie Bonneaud, *Djibouti Aujourd'hui*, Paris, Éditions du Jaguar, 2016 : 36.

zones riches en poissons. Au centre du golfe, le Ghoubet al-Kharab et ses alentours offrent un lieu privilégié de pêche. Les eaux y sont très fertiles. Sur la côte nord, les mangroves de Godoria et de Khor Angar font partie des espaces les plus riches de la Corne de l’Afrique, et de l’Afrique de l’Est¹. Quant au sud, la zone frontalière de Loyada, à cheval sur Djibouti et le Somaliland, est un espace important de pêche, réputé chez les pêcheurs de Djibouti-ville comme de Zeila.



Espaces de pêche à Djibouti

(© A. Lauret d'après l'Atlas de Djibouti et les témoignages des pêcheurs).

Parmi les espèces halieutiques des eaux du golfe, on retrouve plusieurs espèces démersales (vivant dans les profondeurs ou côtières) et pélagiques (vivant dans la « colonne » d'eau). Le tableau de la page suivante donne quelques exemples de poissons pêchés dans les eaux djiboutiennes suivant les observations faites avec les pêcheurs.

Selon les saisons, les espèces de poissons présentes dans les eaux djiboutiennes varient. Au même titre que les climats, ces variations entraînent des choix pour les zones de pêche. Mais ce choix ne dépend pas

¹ *Ibidem.*

uniquement de facteurs « environnementaux ». De nombreux facteurs humains et économiques entraînent un déplacement et une relocalisation des espaces de pêche. L'augmentation du prix de l'essence oblige les pêcheurs à effectuer leurs sorties de plus en plus près des villes. Lorsque l'État djiboutien sponsorisait la pêche par des dons ou des réductions sur les prix de l'essence, les pêcheurs de Tadjoura allaient pêcher aux alentours du

Tableau 1
Exemples de poissons pêchés
d'après des observations de pêches à Tadjoura, Obock et Djibouti-ville

Poissons démersaux	Poissons pélagiques
Mérous (<i>Epinephelus marginatus</i>) Dorades royales (famille des <i>Sparus Aurata</i>) Barracuda (<i>sphyraena barracuda</i>) Thazards (différentes espèces de la famille des <i>Scomberomorus</i> : <i>Scomberomorus commerson</i> , etc.)	Espadon (<i>xiphias gladius</i>) Requins : divers types Thon : différentes espèces comme le thon jaune (<i>thunnus albacares</i>), le thon obèse (<i>thunnus obesus</i>) ou les thonines communes (<i>euthynnus alletteratus</i>)

Ghoubet al-Kharab. Aujourd'hui, le désengagement de l'État les prive d'une partie des dons. Ils financent eux-mêmes les sorties en mer. Ils vont alors pêcher au plus proche des côtes de Tadjoura. Bien qu'ils localisent des espaces de pêches privés des lumières de la ville, les espaces sont moins riches en poissons que les eaux du Ghoubet al-Kharab.

Les observations menées à Tadjoura montrent que les pêcheurs demeurent à une « dizaine » de minutes de bateau de la ville. Ils vont pêcher aux alentours de Ras Ali ou l'espace des Sables Blancs. L'intérêt pour les pêcheurs est de trouver des espaces où « plus la profondeur et les roches sont importantes, plus il y aura de poissons¹ ». À Obock, les pêcheurs ont l'habitude d'effectuer des sorties en mer plus longues, pouvant se dérouler sur plusieurs nuits. Certaines embarcations vont pêcher jusqu'aux mangroves de Khor Angar. Les pêcheurs d'Obock semblent moins touchés par cette évolution des espaces de pêches. La proximité du Yémen, la présence de pêcheurs yéménites au sein de la pêcherie d'Obock et le trafic commercial existant avec le Yémen sont des pistes expliquant le maintien de ces zones de pêches éloignées². Ces mangroves peuvent être des espaces d'échanges entre pêcheurs des différents pays.

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

² Observations et témoignages, Obock, 2016.

Des techniques adaptées à la pêche nocturne

Le choix d'une pêche artisanale est de permettre à tout Djiboutien de pouvoir pêcher. Elle demande de faibles investissements techniques et monétaires. Les pêcheurs embarquent sur des embarcations en polyester / fibre de verre, à moteur en provenance du Sri Lanka ou du Yémen. Ces barques ne dépassent généralement pas les 8/10 m de long. À la tombée de la nuit, les pêcheurs quittent les espaces illuminés des villes. Arrivés dans une zone de pêche, sans lumière, ils immobilisent l'embarcation et coupent le moteur. Ils installent deux néons de chaque côté de l'embarcation, à bâbord et à tribord. À l'aide d'un générateur marchant à l'essence, l'équipage met en marche les deux néons qui éclairent l'eau au niveau de la ligne de flottaison de la barque. Cette opération permet d'attirer à la surface des poissons de faibles tailles comme les sardines qui ne sont pas consommées à Djibouti¹.

Les pêcheurs les attrapent, à l'aide d'épuisettes ou de petits filets. Ces petits poissons servent ensuite d'appâts pour les lignes de pêche. Ces dernières sont composées d'une simple ligne, de quelques plombs de lest et de l'hameçon. Les pêcheurs attachent la ligne à leur pied ou à un doigt de pied, et une sardine à l'autre extrémité de la ligne. Quand le poisson mord à l'appât, les pêcheurs ressentent une légère secousse. Ils remontent alors la ligne avec le poisson. Les lignes de pêche sont envoyées dans les profondeurs. Les premières lignes commencent aux environs de 30 / 50 m selon les zones. Au fur et à mesure que la nuit avance et si les premiers essais ne sont pas concluants, les pêcheurs peuvent décider d'utiliser des lignes plus longues pour aller davantage en profondeur. L'utilisation des lumières permet en outre de « vider » la colonne d'eau de poissons de petites tailles, attirés par la lumière des néons. Lorsque les poissons sont pêchés, ils sont jetés – selon la richesse des pêcheurs – dans un bac de glace ou directement sur le sol de l'embarcation. Pendant toute la durée de la nuit, les pêcheurs maintiennent ces deux activités de pêche, la capture d'appâts et la pêche à la ligne.

Sur les embarcations, les pêcheurs se partagent l'espace : souvent un se place à la poupe, un autre à la proue et un ou deux autres encore au milieu. Ils embarquent sur le navire quelques réserves de khat et des denrées alimentaires comme des gâteaux ou diverses sucreries. Il n'est pas rare que plusieurs embarcations se retrouvent dans une même zone de pêche. Certaines embarcations peuvent dériver. Les pêcheurs s'occupent comme ils peuvent durant le temps d'attente de la pêche. Certains chantent ou écoutent de la musique. D'autres se reposent entre plusieurs captures.

¹ Marianne Ducamp, *Programme de renforcement des capacités commerciales de Djibouti pour l'exportation des produits de la pêche*, Rapport final, juin 2010 : 19.

La pêche djiboutienne plus yéménite qu'africaine ?

Les techniques de pêche utilisées par les pêcheurs djiboutiens ont été transmises par les pêcheurs yéménites. Ces derniers se sont installés à Obock puis à Djibouti à l'arrivée des colons français à la fin du XIX^e et au début du XX^e.¹ Ils y développèrent un monopole concernant les activités en lien avec la mer : le commerce régional et la pêche². Ce monopole fut facilité par le fait que les populations locales Afars ou Somalis Issa, sans liens ni avec la pêche ni avec la mer, ne percevaient celle-ci que comme la frontière naturelle de leurs activités pastorales malgré la présence de petits ports de commerce (Tadjoura, Zeïla) actifs avant l'installation des Français.

Durant plus d'un demi-siècle, les Yéménites gardèrent ce monopole de la pêche. Ce n'est qu'à l'indépendance, en 1977, qu'on vit apparaître les premiers éléments d'une pêche économique djiboutienne. Paradoxalement si la pêche djiboutienne est d'origine yéménite, elle a connu un essor parallèle à celui des pêcheries d'Afrique de l'Ouest. Durant les années 1970, le continent africain a connu de fortes sécheresses qui ont entraîné une diminution du cheptel et un important exode des populations agricoles vers les côtes. Le phénomène des sécheresses n'a pas épargné Djibouti. D'après le FIDA (FAO), 50 à 70%³ des troupeaux djiboutiens auraient disparu suite aux sécheresses des dernières décennies. Pour l'État, comme pour d'anciens éleveurs, la pêche a été perçue comme un secteur attractif afin de diversifier les activités économiques⁴.

La fin d'une pêche, le début d'une autre : l'aube

La pêche s'achève le matin, aux premières lueurs du soleil. Pêcher la nuit permet d'échapper aux grosses chaleurs mais aussi de vendre le poisson frais le matin, jusqu'à 11h selon les marchés et les circuits d'acheminements. En rentrant au port aux environs de 6 h ou 7 h, il n'est pas rare que les embarcations croisent d'autres pêcheurs qui pratiquent un deuxième type de pêche, comme à Tadjoura. Cette deuxième forme de pêche s'effectue en demi-journée, soit le matin, à l'aube, soit en fin d'après-midi et au début de la soirée. Elle s'effectue de manière individuelle et demande moins de matériel. Les pêcheurs partent sur une planche à voile, privée de voile⁵. Les planches ont été réutilisées par des pêcheurs disposant de faibles moyens ou

¹ Henri Perrier, *les boutres de Djibouti*, Mission française de coopération et d'action culturelle à Djibouti, 1994 : 24.

² Alain Rouaud, « Pour une histoire des Arabes de Djibouti, 1896-1977 », *Cahiers d'études africaines*, 37/146, 1997 : 319-348.

³ Rapport final : Programme d'appui à la réduction de la vulnérabilité dans les zones de pêches côtières (PRAREV-pêche). FIDA.28/10/2013 : 49.

⁴ Ducamp, *op. cit.* : 19.

⁵ D'après un témoignage recueilli sur place, il existait jadis des courses de planche à voile entre les agglomérations du golfe de Tadjoura.

n'étant pas membre d'un équipage. D'après ce même témoignage, les planches, plus stables, remplacent des bouées en forme de roue, utilisées autrefois. Les planches seraient un véritable avantage pour limiter les charges de carburant et, aussi, limiter la pêche à l'espadon. Ce poisson difficile à attraper ne se laisse en effet capturer qu'une fois essoufflé et fatigué et échappe donc aux pêcheurs solitaires qui meuvent leur planche avec une simple pagaie. Eux aussi pêchent avec de simples lignes qu'ils attachent au pied ou à la main.



Pêcheurs
sur planche à
Tadjoura,
vers
7 heures,
du matin,
février
2016.

L'aube marque une période d'échanges entre pêcheurs : il arrive que les pêcheurs des embarcations donnent des sardines dont ils n'ont plus l'utilité aux pêcheurs sur planche qui s'en servent comme appât. Ces échanges existent aussi dans l'autre sens avec les rares pêcheurs sur planche du soir : avant que la nuit ne tombe complètement, les pêcheurs sur planche peuvent décider de donner une partie de leurs sardines aux embarcations qui pourront ainsi commencer à pêcher directement.

Des circuits d'échanges et de redistributions : le retour de la pêche

Les pêcheurs djiboutiens sont des acteurs rationnels. Lorsque leur pêche a été réussie, ils vont avoir tendance à maximiser leurs profits. Ils vont alors

chercher à vendre leur poisson sur le marché où ils peuvent obtenir le meilleur prix. Il y a encore quelques années, un système d'échange avait été mis en place par les pêcheurs de Tadjoura et surtout d'Obock. Traversant le détroit de Bab el-Mandeb, certains pêcheurs allaient vendre leur poisson sur les marchés de la côte sud-ouest yéménite. La demande yéménite de poisson, principalement sur la côte, est importante et l'offre que proposent les pêcheurs yéménites est inférieure à la demande¹. Les pêcheurs djiboutiens permettaient alors de pallier ce manque d'offre. Les Djiboutiens vendaient leurs poissons plus chers au Yémen qu'à Djibouti et s'approvisionnaient sur les marchés yéménites en essence moins chère, en pièces détachées pour réparer les embarcations et fréquentaient des ateliers de maintenance de barques².

Mais depuis la dernière décennie et le déclenchement de la guerre au Yémen, les pêcheurs djiboutiens évitent la côte yéménite. Ils ont redéployé leur logique de recherche du meilleur prix dans le cadre national. La capitale, Djibouti-ville, dispose d'un marché au poisson important où les prix sont souvent supérieurs aux prix des villes du Nord. Pour les espèces les plus rares et les plus rentables – à l'image de la dorade royale, de l'espadon ou du thazard – les pêcheurs envoient leurs poissons à Djibouti-ville. L'observation participante a montré qu'à l'aube, certaines barques de pêcheurs se rejoignent en mer. Elles attendent le passage de la « vedette du khat ». Ce bateau – à peine plus grand qu'une embarcation de pêche – fait la liaison entre Tadjoura ou Obock et Djibouti-ville. Il part le matin, aux environs de 6 / 7 h en direction de Djibouti-ville. L'équipage y charge du khat, arrivé d'Éthiopie par avion. La vedette retourne à Tadjoura vers 9 / 10 h. Lors de son départ, il arrive souvent que la vedette fasse un détour jusqu'aux zones de pêche où stagnent les pêcheurs. Ces derniers chargent alors les poissons à haute valeur dans la vedette, à destination des marchés de Djibouti-ville. L'argent sera récupéré dans les jours qui suivent.

Les lieux de vente : la matinée

La consommation et la vente de poisson ont lieu en milieu urbain. Le principal marché de poisson du pays est celui de Djibouti-ville mais il existe des marchés secondaires à Tadjoura et à Obock où les ventes se font le matin. Il existe un décalage d'infrastructures entre Djibouti-ville et les villes du nord du pays. La capitale dispose d'un marché aux poissons, au port de pêche, couvert et structuré³. Les prix y sont fixes. La demande y est forte. À

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura 2016.

² *Idem*.

³ On trouve également du poisson au marché dit de Ryad (*ndlr*).

l'inverse, à Tadjoura et à Obock, la vente de poisson se fait dans les pêcheries locales. Il s'agit le plus souvent d'un bâtiment appartenant aux coopératives de pêche. Les ventes sont un lieu important de rencontres entre acheteuses¹ et coupeurs / pêcheurs. Les prix sont généralement fixés par accord entre les deux, selon les arrivages de poissons.



La pêcherie de Tadjoura à l'heure de la vente, à 10 h, février 2016.

Jusqu'à récemment, la consommation de poisson a principalement été urbaine. Elle était réservée à la population étrangère, majoritairement française, et aux élites djiboutiennes qui côtoient la sphère des expatriés occidentaux². C'est principalement ces types de population qui ont fait naître la demande de poisson à Djibouti. Les populations locales ne consommaient que de la viande. Selon les témoignages recueillis sur les marchés, une part importante des achats de poissons est faite pour le compte des restaurants³. Nombreux dans la capitale, ce sont des lieux prisés des Occidentaux.

La pêche djiboutienne, un travail en équipe : la transaction

La pêche artisanale djiboutienne, comme de nombreuses pêches africaines, est une pêche de dimension sociale⁴ en ce sens qu'elle ne

¹ La majorité des acheteurs sont des femmes.

² Témoignages recueillis sur le marché à poisson, Djibouti-ville, 2016.

³ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

⁴ Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

comprend pas que les pêcheurs. La filière de la pêche est en effet une chaîne de production allant de la capture du poisson à la restauration : « La pêche, c'est un pêcheur, un coupeur, une acheteuse qui va faire vivre son restaurant »¹. À Tadjoura, les coupeurs gagnent plus ou moins 2 000 DJF (francs djiboutiens)² selon la quantité pêchée. Ces coupeurs prennent le relais des pêcheurs et s'occupent de la vente sous les yeux de ces derniers. Ils peuvent être simples coupeurs ou aussi pêcheurs, membres d'un équipage, qui ont souhaité rester à terre. La redistribution des gains se fait souvent de manière équitable, une part en plus revient à celui qui dispose de l'embarcation. Les coupeurs sont en contact avec la demande. Les observations à la pêcherie de Tadjoura ont montré qu'il s'agit souvent de femmes. Elles tiennent un restaurant en ville. Elles peuvent octroyer des prêts aux pêcheurs pour les sorties en mer, l'achat de khat ou de matériel.

Changements des habitudes de consommation

La consommation djiboutienne de poisson est la plus faible du continent avec 2,3 kg/an³. Malgré les campagnes de promotion post-indépendance de l'État présentant le poisson comme un aliment riche, les Djiboutiens sont majoritairement restés tournés vers la consommation de viande. Depuis le début de la décennie 2000, quelques changements sont apparus dans les comportements. Les sécheresses ont en effet entraîné une augmentation considérable du prix de la viande. Sur le marché de Tadjoura, par exemple, le prix moyen d'une chèvre serait passé en moins d'une décennie de 2 000 DJF à plus de 10 000 DJF⁴. Jugé plus rentable, le poisson est devenu un aliment non négligeable de la consommation djiboutienne, toutes classes sociales confondues et les marchés de poissons devenus très vivants sont d'importants lieux de rencontre. Cette nouvelle consommation entraîne souvent des ruptures de stock de poisson.

Les coutumes alimentaires ont aussi évolué : l'influence yéménite à Djibouti a popularisé dans les centres de consommations urbains certains plats comme le *poisson à la yéménite*. Cette recette qui allie une cuisson au feu de bois avec épices et des galettes est devenue un des plats les plus consommés à Djibouti-ville. De nombreuses échoppes apparues dans la ville, popularisent le poisson comme aliment culinaire.

L'arrivée croissante de populations asiatiques d'origines diverses en lien avec la construction du nouveau port a augmenté drastiquement la consommation de poisson⁵. À Tadjoura, certaines espèces ne sont pas

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

² *Idem*.

³ Document cadre stratégique de développement de l'aquaculture marine. Djibouti. FAO. 2014. [Ressource électronique].

⁴ Témoignages de bouchers, Tadjoura, 2016.

⁵ Observations à la pêcherie locale, Tadjoura, 2016.

consommées par la population locale et spécialement le requin. Au marché, cette espèce est, le plus souvent, réservée et mise de côté pour les Asiatiques. À Djibouti-ville, l'installation d'une base militaire chinoise va de pair avec une augmentation de la consommation de poisson. Si le nombre de soldats reste sujet à polémique, certaines sources évoquent le chiffre de 10 000 soldats chinois d'ici 2026¹. Le poisson étant un aliment important de certaines régions chinoises, on peut craindre à terme une importante augmentation de la consommation de poisson. En mars 2016, au marché de Djibouti-ville, un vendeur affirmait que, lors du Nouvel An Chinois 2015, la demande de poisson avait déjà été supérieure à l'offre des pêcheurs.

Djibouti rattrapé par l'épuisement des ressources ?

Cette augmentation de la consommation du poisson pose la question du rapport à la ressource et à son seuil d'exploitation durable. En même temps les pêcheurs de Tadjoura, d'Obock et de Djibouti-ville sont unanimes à constater une diminution des captures² il y aurait de moins en moins de poisson. À la fin du XX^e s., les pêcheurs de Tadjoura revenaient de leur

Tableau 2

Les ressources halieutiques djiboutiennes (Source : FAO)

Type de poissons	Ressources estimées	Exploitation
Poissons démersaux dont poissons démersaux « nobles ³ » (dorade, etc.)	15 000 t. 4 700 t.	Modérée - Forte Forte
Grands pélagiques (espadons, requins, etc.)	4 600 t.	Modérée
Petits pélagiques (sardines, anchois, etc.)	28 000 t.	Très faible

pêche nocturne avec près de 300 kg de poisson⁴. Aujourd'hui, pour beaucoup, la pêche ne rapporte, au maximum, qu'une centaine de kg, quand d'autres doivent se contenter de 30 à 40 kg. La pêche serait-elle déjà ou

¹ Sébastien Le Belzic, « Djibouti, l'avant poste militaire de la Chine en Afrique », *Le Monde Afrique*, 17/07/2017 (http://abonnes.lemonde.fr/afrique/article/2017/07/17/djibouti-l-avant-poste-militaire-de-la-chine-en-afrique_5161535_3212.html, consulté le 28 avril 2018)

² Témoignages de pêcheurs, Tadjoura et Obock, 2016.

³ Les poissons dits « nobles » sont les poissons à forte valeur économique sur les marchés à poissons.

⁴ Témoignages d'anciens pêcheurs, Tadjoura, 2016.

deviendra-t-elle un secteur surexploité ? En 2016, il n'existait encore aucune étude scientifique établissant une éventuelle diminution du nombre de poissons. Deux constats vont cependant dans le sens d'une surexploitation du secteur de la pêche : une analyse des ressources halieutiques et l'augmentation de la pêche illicite.

Le seuil d'exploitation durable, défini par les Nations Unies, à Djibouti, serait de 48 000 tonnes par an¹. Les captures nationales, ne dépassant pas les 2 000 tonnes, le seuil semblerait difficile à atteindre. Pourtant, ce chiffre de 48 000 tonnes cache une hétérogénéité des ressources que fait apparaître le tableau 2, page précédente. La majorité des poissons pêchés à Djibouti sont des poissons démersaux nobles. Ce type de poisson représente moins de 5 000 tonnes sur les 48 000 tonnes du seuil d'exploitation durable mais ils constituent la presque totalité des pêches djiboutiennes (1 500/2 000 tonnes).

La pêche illicite

La pêche illicite est importante à Djibouti. Il s'agit d'une pêche principalement yéménite. La surexploitation des côtes yéménites par les pêcheurs yéménites a entraîné la recherche de nouvelles zones riches en poisson dans les eaux de la Corne. Face au Yémen, la côte djiboutienne dispose de plusieurs mangroves comme Khor Angar ou celles de Godoria, connues des Yéménites pour leur rôle d'habitat et de pontes d'espèces. Les Yéménites pêchent dans ces espaces, se jouant des frontières maritimes. Plus éloigné des côtes yéménites, leur temps de pêche est aussi plus long. Les Yéménites partent pêcher plusieurs jours. Ils pêchent la nuit et se cachent dans les mangroves la journée pour éviter les gardes-côtes djiboutiens. Leur pêche illicite représenterait au moins 2 000 tonnes de poissons démersaux nobles². Si leur pêche reste artisanale, ils utilisent des techniques et méthodes de capture plus importantes comme des filets³. Une fois leur pêche effectuée, ils rentrent au Yémen avec leurs prises. Le quotidien djiboutien *La Nation* a publié plusieurs articles montrant la réactivité des gardes-côtes djiboutiens prompts à capturer les pêcheurs yéménites. En février 2016, *La Nation* titrait « Lutte contre la pêche illicite : les gardes-côtes veillent au grain »⁴ et relatait l'arraisonnement de cinq embarcations et l'arrestation de 31 pêcheurs yéménites illégaux. Ces derniers utilisaient un filet relié à plusieurs embarcations permettant de grandes captures. L'article mentionnait « plusieurs centaines de kilos de poissons ».

La pêche industrielle illicite chinoise, doublement interdite par le caractère industriel et la nationalité étrangère, est nouvelle. Elle a souvent

¹ D'autres sources, à la FAO, diminuent de 10 000 tonnes ce seuil d'exploitation durable (<http://www.fao.org/fishery/facp/DJI/en#CountrySector-Overview>).

² Direction de la Pêche/FAO, Djibouti-ville (entretien, 2016).

³ Témoignages de pêcheurs, Obock, 2016.

⁴ <http://www.lanationdj.com/lutte-contre-la-peche-illicite-les-garde-cotes-veillent-au-grain-2/>

été dénoncée par les pêcheurs de Tadjoura¹. Deux chalutiers chinois effectueraient des pêches à larges filets dans les eaux du golfe. Ces pêches permettraient aux chalutiers de « racler » les fonds marins, endommageant la biodiversité et entraînant de grandes quantités de captures. Ces deux pêches illicites, la yéménite et la chinoise, diminuent grandement le seuil d'exploitation durable de la ressource. Dans le premier cas, le seuil d'exploitation durable des poissons nobles est atteint. Dans le second cas, c'est sans distinction de types que les poissons sont capturés.

Les pêcheurs du nord entre précarité et vulnérabilité : le « repos » de l'après-midi.

Une fois la vente de poisson terminée, les pêcheurs empochent leurs recettes. La plupart vont se reposer. Ils se retrouvent en début d'après-midi pour mâcher du khat. Cette pratique empêche la constitution d'une véritable épargne car les pêcheurs dépensent en khat, chaque jour, des sommes importantes, de 400 à 600 DJF², en moyenne. Le khat représente ici un cercle économique vicieux. Il arrive dans de nombreux cas que les pêcheurs, rentrant d'une mauvaise pêche, empruntent pour s'acheter du khat à crédit aux revendeurs³. Ils s'endettent alors pour longtemps. Cette dépense est souvent la principale, l'entretien de la famille et les charges venant *après*. À Djibouti, les charges sont très lourdes. Un pêcheur a besoin d'électricité pour la machine à glace, de gazole pour le bateau et pour le groupe électrogène, d'eau pour la glace, etc. Or, les coûts de l'électricité du carburant et de l'eau sont parmi les plus élevés d'Afrique⁴. Ces coûts limitent les pêches à Tadjoura à quelques heures. À Obock, la pêcherie dispose d'une machine à glace et de moyens de conservation plus importants.

Pendant longtemps, la faible consommation locale du marché n'a pas permis l'essor de l'activité. Simultanément, on trouve « des obstacles sur toute la ligne de production, de la pêche à l'assiette »⁵. Il existe à la fois un manque de moyens financiers et un manque de matériel de maintenance des embarcations. Le recours au micro-crédit a été une tentative pour pallier le manque de financement de la filière. Les politiques mises en place par l'État et son organisme, l'*Agence Djiboutienne de Développement Social*, ont débloqué 50 millions de DJF⁶. D'après un entretien avec un membre de la Direction de la Pêche, ce système de crédit n'était pas rentable et populaire

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

Voir aussi : « Des chalutiers chinois pris en flagrant délit à Djibouti », *Les observateurs France 24*. (<http://observers.france24.com/fr/20170522-peche-illegale-chalutiers-chinois-pris-flagrant-delit-djibouti>).

² Témoignages de pêcheurs, Tadjoura et Obock. 2016.

³ Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

⁴ *Idem*.

⁵ Marine nationale française, Djibouti-ville (entretien, 2016).

⁶ Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

auprès des pêcheurs pour lesquels l'absence de revenus fixes rendait les taux d'intérêt très élevés. D'autres instances de crédit comme la Caisse populaire d'Épargne et de Crédit (CPEC) auraient tenté de mettre en place des prêts mais la difficulté était la même : « Ce n'est pas normal, déclarent les pêcheurs, que des systèmes de crédits populaires soient plus chers que les banques normales »¹.



Sur la plage d'Obock, de nombreuses embarcations, boutres ou bateaux de pêche, sont « échouées » ou retournées, en attente d'être réparées (mars 2016).

Depuis la disparition des communautés de pêcheurs yéménites à Djibouti qui existaient avant l'indépendance, la filière pêche et sa maintenance ont connu un long déclin². Les Yéménites, à Djibouti, disposaient d'atelier de réparation et d'entretien de bateau. À leur disparition, les pêcheurs djiboutiens ont su trouver au Yémen de quoi pallier ce manque. Mais la guerre a réduit les circuits d'échanges avec ce pays. Aujourd'hui, à Tadjoura comme à Obock, certaines plages sont jalonnées d'embarcations en attente de réparation. Il n'existe pas de corps de métiers spécialisés (mécaniciens) et les pièces détachées font défaut. L'État a offert de nouvelles embarcations, mais ces dernières sont très vite tombées en panne. Il est cependant à noter que des armées étrangères, présentes en garnison à Djibouti, effectuent des

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

² Perrier, 1994, *op. cit.* : 38.

actions « civilo-militaires » visant à mieux former les pêcheurs aux métiers annexes de la pêche. C'est notamment le cas de la Marine nationale française, et des armées italienne et japonaise. En 2016, la marine française a « hérité » du district de Tadjoura. Elle a décidé d'y travailler au développement et au renforcement de la pêche. Le but est de recréer une filière complète de la pêche en formant des corps de métiers faisant défaut comme ceux des mécaniciens et des charpentiers ou en développant l'entreprenariat.

La pêche : activité dévalorisée et problème de société

La pêche est une activité « faite de mieux » à Djibouti. Demandant peu de formation, elle est le plus souvent réservée aux défavorisés. Cette activité est avant tout synonyme de précarité. Disposant d'une faible couverture médicale – voire inexistante, les pêcheurs ont une situation médicale précaire pour un métier fatiguant. En interrogeant les pêcheurs de Tadjoura, il s'avère que beaucoup d'entre eux sont devenus pêcheurs par manque d'opportunité. « C'est une activité qui permet de nourrir la famille et de gagner un peu d'argent sans avoir de formation »¹. L'État djiboutien est conscient de cette situation. Des campagnes du ministère de la santé ont permis de prendre en charge beaucoup de Djiboutiens sous le régime de la sécurité sociale « mais pour les pêcheurs, c'est difficile. Ils n'avaient aucune protection sociale et aucune rentrée fixe² ». À l'image de la couverture médicale, les pêcheurs ne disposent pas de régime chômage ou d'une possible retraite. À Tadjoura, le long du front de mer, il est possible de croiser des personnes âgées dormant entre les embarcations échouées. Il s'agit d'anciens pêcheurs qui occupent leurs journées à mendier du khat ou qui tentent de pêcher de rares poissons sur la côte.

Face à ces conditions, la jeunesse djiboutienne rêve d'intégrer des corps de métiers qui les protègent des aléas de la vie : l'administration, l'armée ou encore le commerce. La jeunesse djiboutienne, surtout urbaine, juge que la pêche est une activité « fatigante, longue, et on s'enrichit lentement »³. En parallèle, dans les villes secondaires, la création récente de port commercial suscite une volonté chez ces jeunes de vivre du commerce. À Tadjoura, où le port était encore en construction en 2016, de nombreux jeunes ont préféré se tourner vers le port plutôt que de tenter de pêcher. Cette dévalorisation de la pêche « achève » ce secteur économique.

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

² Direction de la Pêche, Djibouti-ville (entretien, 2016).

³ Marine nationale djiboutienne, Djibouti-ville (entretien, 2016).

Conclusion :
les pêcheurs vus par l'État, un secteur à l'abandon ?

En 2016, le constat est unanime. Il y a de moins en moins de pêcheurs. En quelques décennies, leur nombre, à Tadjoura, serait tombé de 300 à moins de 80¹ quand il avoisine les 70 à Obock. En même temps, le nombre d'embarcations n'aurait cessé de diminuer. Coque retournée sur la plage, beaucoup sont inutilisables par manque d'entretien. Le manque de matériel de conservation limite les envois de poissons vers la capitale. L'État, tout en ayant mis en place un dispositif judiciaire et policier important (code de la pêche, gardes-côtes, etc.), a vu son rôle diminuer en pratique. Les politiques de dons et de publicité en faveur de la consommation de poisson, etc. ont été abandonnées depuis le tournant du siècle.

Il existe pourtant des signes de renouveau du secteur. Les pêcheries locales ont créé de nouvelles coopératives avec des prix identiques : 500 DJF de cotisation pour les pêcheurs et 1 000 DJF pour les propriétaires de bateau. 10% du profit vont à la maintenance des pêcheries et à une assurance maladie locale. La pêcherie d'Obock semble connaître un nouveau souffle grâce à l'arrivée de réfugiés yéménites et à l'intégration de quelques-uns d'entre-eux dans la filière pêche. De meilleurs équipements permettent à certains équipages d'étendre leur pêche sur une ou deux nuits. À Tadjoura, grâce aux actions de la marine française, la pêcherie dispose d'un nouveau bâtiment muni d'une chambre froide.

À travers la description de la journée d'un pêcheur, il s'agissait de mettre en lumière les conditions de vie et de travail de ces hommes, mais il s'agissait aussi de tracer le portrait d'un secteur économique. Les conditions de vie des pêcheurs sont à l'image de la nature djiboutienne : rude et difficile. Dans un pays tel que Djibouti, la pêche est davantage vécue comme un déclassement social et une précarité de vie. Sous-développée et sous exploitée, elle pourrait être qualifiée de « pêche durable » mais le secteur connaît pourtant une crise des ressources due à un ciblage de certaines espèces à haute valeur ajoutée et à l'existence d'une pêche illégale de plus en plus importante. Djibouti se voit ainsi rattrapé par les enjeux de la crise environnementale. Face à ces conditions, de nombreux pêcheurs pratiquent quelques trafics ou se livrent à la contrebande. Au nord du pays, il n'est plus rare de voir des pêcheurs passer des migrants ou des produits de contrebande, utilisant ainsi l'instabilité de la région pour survivre.

¹ Témoignages de pêcheurs, Tadjoura, 2016.

